

VENETIENNE





A LA CELLE-LES-BORDES

LA SAINT-HUBERT DU SOUVENIR

LA MERIENNIERE

Dans le cadre du Centenaire de l'Equipage de Bonnelles, et par fidélité aux traditions, M. Chanu et son Conseil Municipal ont obtenu qu'une messe de Saint-Hubert ait lieu le 4 décembre à la Celle-les-Bordes. Celle-ci faisant suite au beau rassemblement qui pour la même occasion réunissait deux semaines auparavant 21 Equipages à Montfort-l'Amaury.

Suivant en cela le vœu de M. Otto, maître d'Equipage, la cérémonie organisée avec tact et précision par Mlle Elvire de Brissac, conseillère municipale de La Celle fut essentiellement celle du souvenir. Avec une simplicité de bon aloi, l'Equipage et ses familiers se recueillirent dans la pensée de ceux qui, en leur

transmettant un patrimoine cynégétique exceptionnel, restent à l'origine des laisser-courres du présent : les Duchesses d'Uzès et de Luynes ; les piqueurs Armand, Lefort, Jolibois ; les figures de veneurs comme M. Georges-Antoine, May, M^e Michaut ; Mlle de Pourtales ; M^e Maurice Rivière ; M. Pierre Guerlain ; Mme David-Weil ; M. Malher ; la Baronne Henri de Rothschild.

L'office terminé, le Duc et la Duchesse de Brissac reçurent l'assistance dans leur château qui, nouvellement restauré, donne à la collection de trophées le plus somptueux des écrins.



A la Celle-les-Bordes, la Duchesse de Brissac, par Xavier de Poret.



(Photo Claude Lorin)

Vers midi, chevaux et chiens sont dans la cour du château ; l'Abbé Le Legard, entouré des curés de La Celle et de Rochefort, procéda à la bénédiction de l'Equipage, en suivant les nouvelles directives de l'Evêché.

Les engrillagements privés qui coupent le massif sud de notre forêt de Rambouillet, au regret de la plupart, rendant impossible d'y chasser, l'Equipage dut se déplacer jusqu'au Rond du Lièvre.

On met aux branches du carrefour Maintenon sur trois cerfs, un dix-cors jeunement, une quatrième et une deuxième têtes. La quatrième tête se déharde à la Renardière ; elle fait une double en passant voie dans voie sans quitter les abords de son enceinte d'attaque. Elle traverse la piste d'entraînement, se dirige vers le poteau des Basses-Masures, saute la route de Rambouillet à la hauteur de la Cerisaie, randonne dans les Longues Mares, traverse les bois de Gazeran, arrive au poteau des Chartreux, où unetête de chien mène seul son cerf : on y reconnaît parmi quelques autres, Jacobin, Impuissant, Illusion, Javelot. Le reste des chiens et une partie de l'Equipage rallient dans les Rabières, longent l'étang de Guiperreux, après un court balancé, la chasse gagne les buttes de Vendôme, la Roche aux

Loups, les mares de Pecqueuse, où les chiens sont mit en difficulté, puis traversent la plaine de Souvigny. Il fait presque nuit et ce sont alors d'énormes récris marquant un relancé à vue à la hutte de la Clarmois à peu de distance du chêne de la Duchesse d'Uzès, heureux symbole pour un centenaire. Le cerf remonte vers Souvigny où dans la dernière lumière du jour, il se fait aboyer. Cette chasse sera probablement un des plus beaux parcours de la saison. Kingley, Mikado, Imperator, et des chiennes comme Luciole, Lavande, Luthèce, auront bien mérité une mention spéciale pour avoir maintenu sur pareille distance.

On ramena le cerf à La Celle-les-Bordes où, à la lumière des torches, eut lieu une curée qui rappelait les tableaux du XIX^e siècle, tels ceux de Jadin, peintre de la vénerie de Napoléon III. Comme on pouvait s'y attendre, le Maître d'Equipage fit les honneurs de cette 3.171^e prise à Mme la Duchesse de Brissac. Après l'accolade qu'échangèrent M. Otto et le Duc de Brissac, les applaudissements émus des fidèles furent pour le Maître d'Equipage et son hôte l'encouragement qui les invite à poursuivre vers un deuxième centenaire. On se souviendra longtemps du « Souvenir de La Celle-les-Bordes » ; nostalgique et heureuse, cette fanfare était à l'image de cette journée.



L'Équipage dans le parc du Château de Bonnelles.

(Coll. Desnoyers)

AVEC L'EQUIPAGE DE BONNELLES

PROPOS SUR UN SIECLE DE VENERIE

JEAN-PIERRE GRENIER

Après les chasses royales et impériales auxquelles il faut ajouter celles de la Société de Rambouillet, le massif des Yvelines au charme inexprimable et la Forêt de Dourdan revécurent le lustre de la Grande Venerie avec la Duchesse Douairière d'Uzès devenue maître de l'Équipage de Bonnelles.

Cet équipage chasse sans discontinuité depuis un siècle et sa première chasse à Dourdan eut lieu le 3 janvier 1873. En voici les circonstances : « Dix cors Jeûnement attaqué à Marcoussis, pris à la Croix du Grand Veneur après trois heures de chasse. Laisser-courre par Armand et Delanoue »... (Extrait du livre de chasse d'Armand Jouannin, premier piqueur).

C'était le jour de la vingt-cinquième prise de l'Équipage, les deux précédents cerfs étant les premiers forcés en Rambouillet.

A cet égard, rappelons que ce fut le 1^{er} septembre 1871 que le duc Emmanuel d'Uzès acheta quatre bassets vendéens et deux limiers venant de l'Équipage de feu le duc Charles de Luynes. Il prit en même temps un piqueur du même Equipage, Armand Jouannin, dont il est largement question dans ce numéro.

Cet équipage connut son premier laisser-courre le 18 novembre à Chantilly.

Il y prit son premier cerf le même jour : « Rendez-vous à la Table — dix-cors attaqué au carrefour du

rut — pris à la Reine-Blanche en deux heures, laisser-courre par Jean ».

A la fin de la saison, sur 29 chasses, l'Equipe comptait 22 prises dont un sanglier, un daguet, une deuxième tête, une troisième tête, sept quatrième tête, deux dix-cors jeunement, neuf dix-cors.

L'Equipe est arrivé à la Celle des Bordes, le 28 mars 1872.

Dès le 5 avril de la même année la meute fut atteinte de la rage et abattue. Composée alors de batards de Vendée et Saintonge, elle fut renouvelée dans le courant d'août suivant par des Anglais qui disparurent peu à peu pour faire place à de nouveaux batards anglo-vendéens et anglo-saintongeais.

Vers la mi-novembre, la nouvelle meute fut découpée plusieurs fois en chasse d'entraînement. Les chiens prirent un cerf dix-cors en une heure et demie, le 20 novembre première chasse de l'équipage en forêt de Rambouillet.

Le 7 décembre, un cerf à sa quatrième tête fut attaqué au bois Bissy et pris à la Verrerie après cinq heures d'une chasse difficile, vingt-quatrième prise de l'équipage.

Relatons maintenant quelques unes de ces chasses mémorables en Dourdan et dans le massif des Yvelines :

Samedi 26 novembre 1898

Rendez-vous au pavillon de garde de Saint-Arnould, un temps couvert.

Bien que la forêt de Dourdan soit très vive en animaux, il est impossible d'en lancer un. Les piqueux foulent en vain toutes les enceintes.

On amène alors tous les chiens et on attaque de meute à mort à la Herse où un garde signale la présence d'un cerf qu'il a vu passer quelques instants auparavant ; on lance et la Duchesse voit au passage de l'animal de meute que c'est un Daguet. Le cerf revient deux fois à son enceinte d'attaque puis continue à percer vers le centre de la forêt et va aux six routes. Se sentant serré de près il veut ruser par un retour sur la meute, mais comme il est sur ses fins, les chiens ne le lâchent plus et il part sur le pavé de Rochefort, quant à dix mètres de la dernière allée qu'il venait de traverser pour s'y rendre, il tombe raide devant les chiens. Hallali 16 h. 30, servi au couteau par Laverdure.

Curée sur place, 27 chiens à la prise, c'était le neuf-cent-seizième cerf de l'Equipe.

Jeudi 25 octobre 1900 — 1 000° prise

Rendez-vous à la Claye. Attaque à la Butte Brûlée sur un dix-cors jeunement qui va au carrefour Fanny, puis revient à la Poterie, monte au poteau de Bonnelles, passe au carrefour de la mare aux Douins, monte les moutis garins, part en forêt des Yvelines, passe au carrefour de l'ancien étang et s'en va dans la direction de l'étang de la Tour. Il double ses voies à la hauteur du carrefour du Chêne Quinquet, revient sur la Croix du Grand Veneur, puis s'en va Hallali courant à la maison forestière des Tournillons où il est servi au couteau par Armand après deux heures de chasse. C'était le millième cerf de l'équipage, il fut long à prendre mais fut servi par le même piqueur et avec le même maître d'équipage que le premier.

« A l'unanimité les honneurs du pied à M. de Saulty », comme le sut dire si aimablement Mme d'Uzes.

Samedi 14 janvier 1911

Rendez-vous au poste de Saint-Arnould, près Dourdan.

Attaqué par une forte gelée aux fonds de Grillon sur un dix-cors jeunement ; l'animal fait sa chasse dans Dourdan, refuse le débucher de Recule et celui du Mesnil, va à Sainte-Mesme, revient en forêt, est pris sur la grand'route de Dourdan après deux heures quinze de chasse (mille quatre-cent soixante-douzième prise).

Les honneurs à Madame la Comtesse de Pourtalès.

Laisser-courre par maître Michaut.

Duchesse douairière d'Uzès, Duc et Duchesse de Luynes, Comte de Saulty, M. Dauchez, Comte de Pourtalès, Mlle Jacqueline de Pourtalès, Baron et Baronne de Neufville, M. et Mme Douine, M. et Mme Thome, Baronne d'Adelsward, M. et Mme Colombier, Baronne de Fougères, M. François de Fougères, M. de Kermaingant, Comte et Comtesse de Levis-Mirepoix, M. Gaston Levy, Maître Michaut, Comtesse Robert de Pourtalès, Comte Nicolas Potocki, M. et Mme Rogelet, Mlle Shonts.

De 1914 à 1919, les chasses de l'Equipe de Bonnelles se sont trouvées interrompues par la guerre. Presque tous les membres de l'équipage ont été mobilisés, MM. Paul Desnus, Charles de Luynes, Merlin. De Fels et Thome sont morts au Champ d'Honneur ainsi que le Comte de Sesmaisons.

L'équipage qui ne comptait plus au 15 octobre 1919 que quatorze chiens de la remonte de 1914, n'ayant jamais chassé, a découpé avec un nombre

égal de chiens appartenant au Comte de Valon. Ce dernier s'est installé en déplacement à la Celle-les-Bordes, les chasses ayant lieu tous les cinq jours sans invitation.

Saison 1920-1923

Le jeudi 22 janvier 1920, les deux équipages réunis découpent à Dourdan.

Rendez-vous au Pavé de Rochefort. Attaqué au carrefour des Quatre Chemins sur une harde. Un cerf Dix-cors se détache, aussitôt perdu par les chiens puis difficilement relancé. Il met à nouveau les chiens en défaut derrière Denizy et après avoir battu en vain les enceintes environnant le carrefour de Nemours, la rentrée au chenil est sonnée à quatre heures.

Assistaient : Duchesse d'Uzès, Comte de Valon, Duc d'Uzès, Duc de Noailles, Comte de Saulty, M. Malher, M. du Hamel de Breuil, M. Rivière, M. Lederlin.

Après les invitations du Vautrait Bertin, de l'équipage Olympe Hériot et de celui du Baron James de Rothschild en formation, Mme la Duchesse d'Uzès reprit ses laisser-courre et laissons à ce propos libre cours à la gazette locale en ce mardi 20 février 1923 : « L'équipage de Bonnelles continue la série de ses succès, mais la chasse du mardi 20 novembre est assez intéressante et bizarre pour être signalée.

Attaqué en forêt de Dourdan, près le poteau de Nemours sur un vieux dix-cors mulet. L'animal tourne autour du poteau de Nemours, va vers le poteau Madame, revient à son attaque et prend son parti sur Saint-Mesme, où il est servi dans l'étang du parc après quarante minutes de chasse.

A la demande des veneurs, le Maître d'équipage consent à en attaquer un autre. On retourne en forêt, où un autre dix-cors splendide se livre aux chiens. Il tourne d'abord, cherchant à embrouiller les chiens, puis débuche sur Longvilliers, d'où il revient aussitôt vers son enceinte d'attaque ; il ruse de nouveau, puis débuche sur le Moulin de l'Aleu, pour revenir encore en forêt de Dourdan. Enfin après trois heures et demie de chasse, il est servi dans le même étang que son « camarade ». Les Honneurs du pied au Comte du Hamel de Breuil, et, pour le second, à la Duchesse de Noailles.

Assistaient à ces laisser-courre : Duchesse d'Uzès, née Mortemart, Maître d'équipage ; Duchesse et Mlles de Luynes, M. Philippe de Luynes, Duc d'Uzès, Duc et Duchesse de Crussol, Duc et Duchesse de Noailles, M. et Mme Malher, Baronne Henri de Rothschild, Barons James, Henri et Philippe de Rothschild, M. Rivière, M. Besnus, M. Alain de Poutalès, Maître Mi-



A Gambaiseuil, Lefort, 1^{er} piqueux, présente le rapport à son Maître d'Équipage. (Coll. Desnoyers)

chaut, M. Périer, M. Duplan, M. et Mlle Bianchini, M. François Lehideux, M. Vernes, M. Georges-Antoine May, les officiers de garnison à Rambouillet, etc... ».

Encore ici la chronique de l'époque relate la chasse du 10 février 1927 en l'honneur du quatre-vingtième anniversaire de la Duchesse d'Uzès :

« Qui connaît le château de la Celle-les-Bordes connaît un conte de fées. Si près de Paris, c'est tout un passé qui s'éveille alentour du toit d'ardoises et des vieux murs, sur les branches nues du coteau, sur les herbes du jardin.

La Celle-les-Bordes doit recevoir, la nuit, au clair de lune, la visite de Saint-Hubert ».

Un conte de fées ? Mais oui... et qui aujourd'hui s'est illustré de la plus émouvante gravure, de la plus charmante apothéose. Soleil, trompes, rumeurs de chasse, rien n'y manquait. Une brume tendre estompait les vallées. Habits rouges, culottes, bottes vernies, amazones, autos, cavaliers, tricornes, tous souriaient et tout avait un air de printemps. La cour était pleine de bruits.

On fêtait l'anniversaire de la Duchesse d'Uzès.

Ainsi la Duchesse d'Uzès, née Mortemart, le plus ancien Maître d'équipage de France, qui garde intactes les traditions de la vieille vénerie française et dont les laisser-courre sont les plus suivis, les plus beaux, recevait en l'honneur de ses quatre-vingts ans.

Tous les membres de sa famille avaient tenu à honorer en ce grand jour celle qui leur donna, durant sa vie entière, le plus bel exemple de bonté, de dévouement et de devoir.

Des amis très nombreux s'étaient joints à la famille d'Uzès ; les membres de l'équipage en tenue, les in-

La Duchesse
de Luynes,
Maître d'Equipe
de 1933-1939,
suivie de sa fille,
la Marquise
du Bourg de Bozas.



vités en habit rouge, pénétraient dans les grands salons aux murs couverts des mille huit cents bois de cerfs pris depuis la création de l'équipage. Des gerbes magnifiques furent offertes à la Duchesse d'Uzès successivement par les membres de l'équipage et les nombreux amis présents.

A onze heures, la Duchesse d'Uzès, portant sur sa tenue le ruban de la légion d'honneur, est reçue à sa descente d'automobile par Armand, le vieux piqueur qui depuis cinquante ans dirige les chiens, et par trois Maîtres d'Equipe venus assister à cette chasse mémorable : le Marquis de Noailles, le Prince de Croy et M. Darblay.

C'est dans la grande salle d'honneur qu'avait lieu le lunch au cours duquel M. Malher, le plus ancien membre de l'Equipe, prononça un discours charmant, auquel la Duchesse, très émue, répondit en termes reconnaissants.

Après la cérémonie de la Celle, la Duchesse d'Uzès décida d'aller à la brisée de Vol-au-Vent au carrefour de la Fontaine Péronelle. Il avait gelé assez fort et les rapprocheurs ne purent empaumer la voie. Après avoir foulé en remontant sur le poteau de l'attaque et vers la route de la Villeneuve où on ne mit sur pied que des biches, Lefort partit avec tous ses chiens découplés pour le bois du Roy. A une heure vingt les chiens attaquaient une seconde tête dans les tailles entre le carrefour Milhaud et le carrefour des Sangliers. L'animal faisait tête de suite sur la Grande Brèche, les enceintes longeant la route des Enclaves, et après avoir été jusqu'à la berge de l'étang de la Tour, se faisait battre dans les enceintes avoisinantes sous le nez des chiens, puis très malmené, battait l'eau. Pris dans la glace à une heure quarante et ne pouvant sortir, il était tiré par le Duc d'Ayen à deux heures et demie.

Les honneurs furent faits à Mme la Duchesse d'Uzès pour son quatre-vingtième anniversaire, par son fils M. le Duc d'Uzès.

Après la mort de la Duchesse d'Uzès, en 1933, l'équipage de Bonnelles perpétua son souvenir et les traditions se maintinrent en la personne de sa fille la Duchesse de Luynes jusqu'à la guerre de 1939. Année où la Duchesse de Luynes confia le fouet à M. Maurice Otto qui a su conserver une cinquantaine de chiens pendant toute la durée de l'occupation aidé en cela par le Piqueux Jolibois, permettant ainsi la continuité de Bonnelles.

Après deux années difficiles, au cours desquelles, son maître étant lieutenant de Louveterie, chasse un moment en Vautrait, la meute créancée sur la voie du cerf se reconstitua et les saisons se succédèrent avec un nombre croissant de prises. Nous citerons notamment la saison 1957-1958 où sur cinquante-sept attaques les chiens menèrent à l'hallali cinquante-cinq animaux.

Plus près de nous, on se souvient de la fête organisée en l'honneur du trois millièmè où le Maître d'équipage de Bonnelles fit appel au concours de M. Guillaume Widmer, regretté Maître d'équipage du Rallye Wurtemberg, qui l'aida à préparer cette journée de faste cynégétique en Yvelines.

Ainsi comme nous pûmes le constater le 23 novembre 1971, se succède depuis un siècle le recri des chiens marqués de l'U galopant de Dourdan à la Charmoie en perpétuant les traditions léguées par la bonne Duchesse Douairière d'Uzès en son pays des Yvelines.

Puissions-nous en suivre encore longtemps les laisser-courre.

J.-P. G.



AMOURS EN BONNELLES

OLIVIER PERRIN

POUR
MAURICE ET CHRISTIANE OTTO

ILLUSTRATIONS ORIGINALES DU BARON REILLE EXTRAITES DU LIVRE DE L'ÉQUIPAGE

C'est en effet une histoire d'amour. Dans « *Milady* » Paul Morand décrit un rendez-vous d'amour à sept heures du matin avec un cheval ; c'est ce célèbre rendez-vous qui me fait penser au rendez-vous de onze heures avec la futaie. La futaie est un tout qui veut dire la meute sagement couplée, les piqueurs recueillis après le bois, le maître à l'écoute de la journée et cette exceptionnelle compagnie qui s'achemine au rapport.

Je ne m'y suis jamais rendu sans ressentir cette délicieuse mauvaise conscience (cela est si vrai que je cachais pendant le voyage ma tenue rouge d'amant) que l'on éprouve à retrouver un être aimé. Comme il est facile d'imaginer le veneur, au soir de sa vie, confondant dans le choix de ses souvenirs ses maîtresses et ses forêts, ses aventures et ses laisser-courre.

Je fus entraîné à cette confusion dès mon arrivée en Rambouillet, il y a vingt ans. Mon premier rendez-vous d'amour fut mystérieux. Je voulais jouir des charmes sylvestres de cette Violaine que Paul Claudel m'avait appris à aimer à l'âge de quinze ans et qu'un doigt au hasard de la carte forestière avait dévoilé. La légende de mon enfance prenait un corps charnel : Violaine devenait humus chaleureux. Georges Antoine May, le doyen d'alors, me guida vers la jeune-fille Violaine comme un fiancé.

Carrefour à mi pente de la Harasserie, dessous le Sycomore, la jeune-fille de « *L'Annonce faite à Marie* » était de pins épicea, pieds de fougères roses, cime émerveillée par les lointains du Planet. Le baron de Janti, l'historien des arbres autant que des princes, me confia plus tard que ce carrefour était dédié non pas à mon héroïne, mais à un garde de Louis XV qui avait l'incroyable chance de se nommer Monsieur de Violaine.

Voilà pourquoi je donne raison à ce veneur aimablement gâteux et qui, ayant atteint l'âge de la sérénité charnelle, confond comme je viens de le faire, les noms, les charmes, les humeurs et mille détails de joute amoureuse avec ses amours de forêt.

A l'inverse de l'humaine condition qui s'effrite et s'amenuise chaque jour qui passe, le souvenir du veneur se magnifie en vieillissant. Tel méchant gaulis des buttes de Vendôme, tel roncier de Biennouvien-nes ou des Vindrins sont devenus futaies splendides, royales chêneraies pour entretenir l'amour de cette Violaine de vingt ans, un demi-siècle auparavant, et aujourd'hui perdue dans la nuit de l'âge.

La mémoire du veneur, je veux dire la mémoire courante, hors l'amour, est un exercice qui m'a toujours confondu d'admiration et d'ennui : « C'était en

1907, le 14 février, par un temps entre chien et loup... mon cher... il y avait justement la nièce du Maharadjah de Kapurtala... elle était d'ailleurs accompagné d'un gigolo piémontais... eh bien, mon cher, cet animal livre son écuyer etc, etc. ». Il suit pendant une heure, une incroyable et certainement mensongère suite de précisions. On rechasse la chasse, on est tout à la fois cerf et chien et on corse son récit par des « la duchesse avait tenu à donner les rapprocheurs, elle avait traité de butor un vicomte qui avait sonné la vue sur un change... » Bref, on fabule, c'est merveilleux. Ce genre de mémoire provoque avec plus ou moins de bonheur, une bibliothèque de souvenirs de vénerie.

Je me sens incapable de réduire Bonnelles en souvenirs. L'amour en Bonnelles, s'il se situe dans l'espace, ne connaît pas le temps. C'est un présent que je porte, mes amis morts ou vivants sont restés avec la forêt charnelle.

Dire que le massif de Rambouillet, et je préférerais dire le massif de Bonnelles, car cette voix sans la chasse sommeille comme une femme sans amours, est une forêt charnelle, c'est ne pas oublier, par comparaison, l'ascétisme surplu des massifs d'Ecouvès, l'harmonie composée, très Orléans, de la forêt de Dreux, le romantisme d'Andaines, le mystère alchimique des hautes futaies de Brotonne, ou le nervalien spleen d'Ermenonville où j'ai cherché une Sylvie aussi pure que Violaine, pour enfin reconnaître que de Dourdan à Gambais, l'infinie variété des vallonnements, la douceur de la fougère, la lumière des débouchés, la permanente présence des hardes attentives dans le silence des chêneraies et l'exaltation des laisser-courre qui la marquent en mille refuites répondent à ce sentiment que l'on appelle amour.

Montrer ce que l'équipage de Bonnelles a de particulier, dans ces Yvelines, serait, me semble-t-il, tenter de démythifier ou livrer les secrets de sa mythologie.

Equipage royal dans une royale forêt, les volcelests de nos Rois désignent les carrefours et les comportements : l'équipage n'avait pas à inventer, mais à continuer. La chasse y est naturellement monarchique, lorsque l'on attaque au poteau des Trois Seigneurs, lorsque l'animal bat l'eau à l'étang de Saint-Hubert, pour en ressortir vers le merveilleux portail oublié par le massacre révolutionnaire du plus beau rendez-vous de Louis XV, lorsqu'un hourvari arrête le courre à la table du roi, si parfaitement restaurée par notre ami M. le Préfet Gandouin, lorsque l'animal lancé dans un boqueteau du débuchée de Volaille, prend le parti de longer le mur du château, non loin de la laiterie de

Marie-Antoinette... la chasse est dessinée par les rois, l'équipage poursuit la même quête.

Chargé de cette légende du fond des âges, Bonnelles, avec la duchesse d'Uzès, l'assume magistralement, la nourrit et nous en abreuve ; voilà qui définit l'âme de notre chasse.

A Bonnelles, nous avons nos usages. On se découvre à la mort et aux honneurs. Le duc de Brissac accompagnait le maître d'équipage et présentait à la personne honorée un particulier hommage. Le rapport, présenté à la Marquise du Bourg de Bozas, la présidente, était retransmis en direct au maître Maurice Otto. Les Dames devaient porter l'amazone ou la jupe, pour la décence paraît-il. Le cérémonial se terminait par le dessin de la carte. La carte c'est la récompense. Le grand livre nous attend à la Villeneuve ; il est de peau rouge in-folio ; une carte forestière regarde une feuille blanche ; il est posé sur un lutrin comme les psaumes à l'église, et l'office consiste à remplir une page de littérature sur la description du courre, et d'ajouter comme pour une entrée royale, les noms des personnalités présentes. Pendant des années le baron Karl Reille composait des illustrations marginales, qui ajoutaient au texte le paysage de chasse, les incidents de la journée, l'esprit de notre quête. La postérité gardera de l'œuvre de Karl Reille une place particulière à l'illustrateur de Bonnelles, qui a su faire, du livre des chasses, un incunable digne des éditions du Roy Modus. Enfin Maurice Otto, muni d'un superbe crayon rouge et inspiré des conseils de ses boutons, dessine sur la carte le parcours de l'animal. Ce faisant, dévorant dans le cadre ravissant de la Villeuneve l'inépuisable hospitalité de Christiane Otto, s'abandonnant à la douce chaleur de l'amitié et du repos, Bonnelles écrit sa propre histoire.

L'histoire est tout de même faite de souvenirs et, comme en amour, ils ont toutes les couleurs. Je voudrais en attraper quelque uns, à la billebaude.

Le plus lointain, et peut-être le plus légendaire : ces retraites du mardi, en cachette, avec Bobby, marquis de Brissac, au château de la Celle-les-Bordes. Ces dîners servis par la femme du cocher dans de la vaisselle ancienne, et avec des couverts de pique-nique. Le cher Bobby, dans sa tenue rose thé, nous faisait fête clandestinement, dans cette demeure aux mille massacres.



Une certaine chute du baron Reille, son cheval se vomissant dans une mouille de Clairefontaine... notre artiste, boulant comme un jockey à Liverpool, jurait comme un païen en constatant que sa trompe était réduite à l'état de feuille de chou. Christiane Otto avait, dans le même coin, plongé corps et cheval dans une mare, et l'on ne voyait plus personne que son lampion flottant tout seul, comme un petit voilier au jardin des Tuileries. Michel Otto, décravaté par les andouillers de massacre d'un royal qu'il servait; une égratignure indiquait la place de la carotide, comme si l'animal voulait seulement montrer ce qu'il aurait pu faire. A je ne sais quel carrefour, j'entends encore le comte Jean de Beaumont promettre l'Académie à son cousin le duc de Brissac... « car tu as, disait-il, le profil de médaille qu'il faut ». Je voudrais être Proust pour évoquer dans le style Guermantes la belle époque des années Brissac. Il n'y aurait rien de posthume dans mon propos, car si le duc ne chasse plus, il reste l'incomparable ami de l'équipage. Qui, mieux que lui, authentifiait Bonnelles dans les forêts de son enfance ? Avec lui le duc de Brissac apportait cette joie de vivre, ce goût du bien-fait et du bien-dit, une irremplaçable chaleur humaine ; il était Monsieur de Penthievre. Dans son petit panier marche-pied, un petit vin de Brissac, une fillette dit-on en Anjou, remontait le cœur de ses amis et achevait de couper les jambes au moment de la curée.

Nos bavardages de carrefour ont servi la vénerie, car, pendant deux ans, nous avons élaboré, avec le baron Reille et Brigitte Chabrol, cette *Encyclopédie de la Vénérerie Française* née dans les taillis et de l'amitié de Bonnelles. Le duc, fit, pour les *Souvenirs d'un gentilhomme campagnard* du comte de Fleurieu, l'excellente préface que l'on sait, et mit en ordre ses *LONGITUDES*, enfin présentait mon *Essai sur la Mythologie de la Vénérerie* en précisant que, comme l'évêque Clerambard, il n'y comprenait goutte.

Emouvante également, la naissance des *Cendres sur l'Europe*. C'était à l'occasion d'une longue retraite commencée à la Charmoie, que Paul Bormans Wenden, (le Prince Paul) ce vieux seigneur Letton aux cheveux de neige, m'avait raconté la chasse essentielle qui confondait l'homme et l'animal, la révolution russe et la guerre de 39, les bisons de Bieloviza, et sa mission auprès de la reine de Roumanie ; et c'est ainsi qu'un très beau livre se construisit, dans l'argent des bouleaux retrouvés.

Littérature également, ce souvenir janséniste, qui me fit rencontrer Pascal par les coulisses. Un dix-cors *Saint-Hubert*, attaqué dans la Verrerie, prend le parti bon train des Vindrins, les Maréchaux, les Vaux de Cernay, vers cette plaine qui sépare le romantisme

de Port-Royal des tristes faubourgs de Trappes. A la queue des chiens, je me retrouve, je ne sais pour quoi, enfermé de toutes parts et seul dans le parc déchirant de tristesse des Solitaires des Granges. J'eus le temps, avant de retrouver la sortie de cette tombe où m'avait laissé la meute, de méditer sur l'ennui des Provinciales et de me faire des idées sur la faiblesse de l'humaine condition. Pascal m'avait forligné, si-non paumé.

Magie d'un autre genre. Maurice Otto, inquiet à l'attaque, m'avait confié que s'il se permettait de courir un cerf blanc, lui, maître d'équipage, mourrait dans l'année. Or, dans ce boqueteau de Bissy, célèbre pour ses vieux cerfs pèlerins, un cerf blanc avait été donné au rapport. Je me souviens avoir ressenti l'angoisse de l'enfant à qui l'on promet le loup-garou. Dieu fit que le cerf blanc ne parut pas, mais livra un dix-cors, d'un brun indiscutable, et qui nous préserva des pires calamités. A moins que le « master » connaissant ma naïveté, ne se soit amusé à en jouer.

Symbolisme également, d'une rare qualité, cette pierre gravée, au nom de Turennes, en bordure des Longues Mares et les honneurs qui lui furent rendus. Triste chasse surpluée d'un mardi intime, les trompes sonnantes pour cette stèle qui rappelait la fidélité du cocher du Chevalier Diereix, mort à cet endroit d'une chute de cheval, car Turennes était cocher.

C'est à un rendez-vous de notre ami Anick Antoine, l'heureux propriétaire du village de poupée au nom de Gambaiseul, perdu dans les fonds des Pont-Quentin, que je découvris un tableau de Saint-Hubert, joyau de l'art populaire du XIX^e. Pour défendre dans le Bulletin de la Société de Vénérerie la naïve pureté de cette œuvre, j'avais cru bon de rappeler, sans excès de déférence, que la duchesse d'Uzès elle-même avait appris son amour de la Vénérerie sur les panneaux de charcutier. Fort de cet exemple, j'avais moi-même acheté le store du charcutier de Montfort-l'Amaury, splendide vautrait qui aurait pu être peint par Courbet : la tapisserie du pauvre.

Comme chacun sait, « Les souvenirs sont cors de chasse, dont meurt le bruit parmi le vent... ». Ceux-là trop personnels, ne cherchaient qu'à cristalliser des lieux de forêt.

Pensons plutôt aux Anciens ; à Bonnelles nous les aimons particulièrement parce qu'ils sont ce fameux « autrefois » que nous enseigne la tradition.

Le délicieux, le poète, culotte blanche et bottes à revers, au regard d'enfant, Georges Antoine May, notre doyen d'alors, dressait à soixante-dix-huit ans de jeunes pur sang, et se cachait de son épouse et de ses amis pour sauter des obstacles casse-cou. Son

frère, fin collectionneur en sa belle demeure de Grosrouvre, m'avait appris la forêt. Chaque promenade d'été avait un but : une clairière de campanules, fleuries huit jours seulement non loin des grands baliveaux, la vue inestimable de la butte à l'Ane, au début d'automne, les rhododendrons. Ces vieux veneurs, amis de la duchesse, avaient en commun la plus exquise des délicatesses.

Maître Maurice Rivière, monte sur un cheval gris avec la dignité d'un connétable. Madame Garnier et Monsieur Garnier, seigneur de Pincourt, connaissent si bien leur forêt que la digne allure de leur monture les mène plus sûrement à l'hallali que nos effrénés galops. Enfin le chevalier Diereix, nez violet par temps froid, tunique couleur saumon, chassant au trot de Vincennes quatre fois par semaine, et qui entretient une forme qui lui vaudra de courir le reste de son éternité avec le fameux Thibaut de Chambord, un cerf jamais hallali.

Bonnelles n'est pas peu fier de ses amazones. Dames Guerlain des Mesnuls. D'abord Nelly, qui défie les lois de l'équilibre sur Gamin (dix-huit ans, tressé comme un lipizan de l'Ecole de Vienne), tient conversation plein galop, en tournant le dos à sa monture. Madame Nazar Aga, si parfaitement légère qu'elle illustrerait l'équitation académique de Monsieur Peller. Enfin la petite fille Guilhème. Chère Guilhème... un mètre quatre-vingts et une voix d'ange, rude à la chasse comme un piqueur et teint de pêche... nous l'avons, Turennes et moi, au Plainvaux, ramassée sous son cheval. Il l'avait laissé tomber dans le creux d'un caniveau, pour s'y écraser lui-même, et ainsi la recouvrir complètement ; elle en sortit avec le plus joli sourire qui soit.

Oh, combien heureuse et dissipée cette époque, lorsque, avec Jean Ratisbonne, piqué droit sur son destrier comme le Coléoné de Verrochio, Raymond Lepeu (je ne suis jamais arrivé à imiter son « acaout vieux ! » dans le bien aller des chiens), Georges et Dany Marchal, le courre était à cris forcenés éclatant, triomphant. Epoque des dîners chez Guilhème dans la belle maison de Gambais, ou chez les Marchal, les merveilleux Marchal, dans la belle ordonnance du château de Bluches. Nous rêvons encore à ces rentrées à Paris, bottes crottées, rompus de fatigue, ivres de bonheur et d'alcool ; alors, dans cette tenue de soudards, nous terminions la nuit dans un cabaret parisien, pour faire durer encore le plaisir de Bonnelles.

Je n'ai pas nommé ces amis, seulement pour leur ou pour mon plaisir. Mais parce qu'ils étaient paysage. J'aurais pu m'appliquer à inscrire d'autres noms



dans d'autres paysages, mais dans mon rêve de Bonnelles règne le plus grand désordre, et je ne veux pas tenter d'y faire le ménage.

Dans ce désordre, cependant, deux voix opposées chantent encore à mes oreilles : le « tayoooo... » prononcé avec l'accent irlandais, corrigé à Houdan, de Joan Huffer, hurlé au cœur des fougères en soprano suraigu, et le même prononcé baryton central, de

Monique Bovet, qui fume trop de caporal ordinaire. Chère Monique de Rambouillet, la seule, sans doute, qui puisse prétendre être née dans nos taillis. Enfin, descendue « comme ça », sans prévenir, par surprise d'un tableau de Fragonard, Mme Michel Otto ressemble à cette dame du Barry de Louveciennes, une colombe endormie sur son sein nu, et qui se serait hâtivement habillée pour nous retrouver. Marion est un ange du XVIII^e, inventé par Marivaux.

Maintenant, Christiane Otto : c'est en effet, au dessert des dîners de fin de saison que le duc de Brissac faisait l'éloge de chacun... piqueurs, chiens, boutons, invités, etc. Élégance d'esprit, humour, il devenait ému lorsqu'il remerciait Christiane d'avoir, une saison de plus, mené la joie de nos laisser-courre. La science de ce charme doit être assez poussée dans les recoins pour dominer toutes les situations ; et il en est de bien subtiles, de l'humeur du maître d'équipage à la réception d'une altesse royale, du troisième piqueur qui attend un enfant au nouveau bouton qui vient de faire une gaffe. Christiane est là, souriante et sportive, sa seule présence suffit.

A travers ces amours personnelles et leurs multiples paysages, je ne souhaitais, en somme que démontrer l'étonnante variété de Bonnelles. Dire que nous résumons toute la vénerie serait excessif ; mais non point prétendre que si nous sommes splendides, le jour de la Saint-Hubert, reçus par le duc de Luynes à Dampierre, nous devenons intimes et provinciaux dans les débuchés de Dourdan, territoire de Jacqueline de Pourtalès, aux abords du beau château de Plessis Mor-nay.

Nous devenons « vénerie en Bourbonnais », au rendez-vous du gué d'Aune, où nous reçoivent M. et Mme Baudoin. L'architecture de cette région, la douceur de cette petite ville de Rochefort-en-Yvelines, l'as-

pect lunaire des buttes m'ont toujours fait rêver que je chassais le loup avec M. de Bourbon Chalus, en 1804.

Si l'on attaque derrière Rambouillet, et si par mauvaise bonne chance, l'animal prend l'eau dans les douves du château de Voisin, et si l'on en revoit dans les parterres de roses, grâce à la trop aimable hospitalité du comte de Fels, ne devenons-nous pas veneurs du Val de Loire ?... Les gens, les bonnes gens, dont mon ami le facteur de Montfort-l'Amaury (qui a refusé de l'avancement pour rester à l'équipage), ceux qui nous suivent depuis cent ans, ceux qui nous aiment comme nous les aimons dans les villages, ne nous donnent-ils pas l'impression de n'être pas seulement l'équipage royal de l'Île-de-France, mais un équipage de toute la France ?...

Relisant avant de conclure, je me demande si cette histoire d'amour que je voulais conter n'est pas seulement un texte de confidences, destiné aux initiés de Bonnelles, alors que je savais mon public beaucoup plus vaste et, avant tout, ami de la forêt.

Peu de forêts de France ont été aussi pénétrées de présence humaine. Et l'on peut s'étonner que le massif d'Yvelines puisse être aussi sauvage à certains endroits, et aussi civilisé. Voilà pourquoi, me semble-t-il, il fallait placer nos vies intimes, nos fuites et nos refuites, les fanfares de nos trompes, les récits de nos chiens, le brâme de nos grands animaux si précieusement protégés, pour montrer l'union profonde qui relie la tradition de l'équipage à l'histoire de nos futaies.

L'avenir de Bonnelles est clair comme son passé.

O.P.

Ces notes, à la billebaude, intéressent les années 1955-1965.

CLUB DU PORCELAINE

Affilié à la Société de Vénerie et mise en stage d'Affiliation par la SOCIÉTÉ CENTRALE CANINE.

CLUB FONDE EN 1971

Siège Social : Président Capitaine CANOQUET, 82 - LA MAGISTÈRE.
Secrétariat : Claude BERAUD, 26 - MONTBRISON-SUR-LEZ.

Spéciales Porcelaine prévues en 1972 :

9 juillet : LE CREUSOT C.A.C. Juge M. LAURES.
23 juillet : CAHORS C.A.C. Juge M. HUBLOT du R'VAULT.

EN D'AUTRES TEMPS

DUC DE BRISSAC

« J'ai vécu ce qu'a vécu le siècle, et ce siècle a beaucoup vécu ». Cet aphorisme, qui ne doit rien à l'Empereur Marc-Aurèle, est du Duc de Brissac. En ouvrant ainsi le premier tome de ses mémoires, il situe son propos et impose un style.

La période abordée couvre les années 1900-1939. Evoquant ses souvenirs d'enfance, Monsieur de Brissac se devait de faire revivre le Bonnelles qui fut celui de sa grand-mère, la Duchesse d'Uzès.

Ces pages d'histoire locale vont au-delà pour alimenter avec précision une chronique de la vie sociale dans laquelle la Vénérerie tient les premiers rôles.

Intitulé « En d'Autres temps », ce livre sortira prochainement chez Bernard Grasset.



Le Duc de Brissac
le jour du Centenaire.

(Photo Georges Cauchoix)

Le château de Bonnelles, entre Limours et Rochefort-en-Yvelines, à quarante-cinq kilomètres de Paris, fut construit par mon arrière-grand-père maternel, Géraud de Crussol, onzième duc d'Uzès, à une époque suspecte aux gens de goût : en 1847, sous Louis-Philippe. L'édifice, de style indistinct, tenant de la Renaissance et du Louis XIII, est en briques et meulières, agrémenté de pierres de taille pour les encadrements, les appuis, les balustres, les pilastres, les clefs de voûte, les gâbles des lucarnes, ainsi que pour le perron à double escalier en fer à cheval et le grand blason sculpté que souligne la devise d'Uzès : *Ferro non Auro*. « par le Fer et non par l'Or ».

Sur l'emplacement même avait existé un château ancien qu'en 1602 une dame de Lamoignon avait transmis, avec le fief, à son neveu, Claude de Bullion, surintendant des finances de Richelieu ; nullement une sinécure : le Cardinal, à l'occasion bourreau des contestataires, fut toujours un bourreau d'argent, et son ministre était mort à la tâche.

Auguste-Léon de Bullion, marquis de Bonnelles, dont Claude était le trisaïeul, légua en 1769, à son neveu le neuvième duc d'Uzès, le château, ou ce qui en restait, car le bâtiment avait en partie brûlé en 1724. La Révolution acheva par la démolition ce que le feu avait largement commencé, mais les d'Uzès avaient la « baraka », puisque le dixième duc, revenu d'émigration, se fit restituer pour une part et racheta pour l'autre les arpents ancestraux, devenus hectares, et reconstitua un abondant domaine, ce dont le onzième duc couronna la réussite en édifiant, comme dit ci-dessus, une demeure digne de lui et de sa lignée. Quant au montant du devis, nul souci : à sa fortune personnelle, d'Uzès ajoutait celle de la duchesse son épouse, née de Talhouët et petite-fille du richissime comte Roy.

On trouve des idées modernes dans la construction de mon arrière-grand-père ; ainsi la spacieuse salle à manger occupe un bâtiment séparé auquel on accède par une galerie, bordée au sud par un jardin d'hiver, en serre, dont un palmier, trop tôt grandi, menaçait la toiture vitrée.

Le parc est vaste et plaisant ; un cours d'eau paisible y prend sa source et s'élargit en un petit étang. A cette source, toute proche du château, un serviteur — c'est un souvenir de mon enfance — descendait, peu avant le déjeuner, puiser l'eau dans des carafes qu'il posait ensuite sur la table, embuées de fraîcheur.

Parlant du parc, je devrais m'exprimer au passé, car il est aujourd'hui morcelé. Après la mort de ma grand-mère en 1933, château et parc furent vendus à la société Sud-Lumière, qui cherchait un dépôt de refuge pour ses archives en cas de guerre. En 1948,

les Pères blancs acquirent le tout et en firent un séminaire et un séjour de repos pour leurs missionnaires, mais, plus riches de zèle que de goût, trouvèrent le difficile moyen d'enlaidir le domaine en flanquant le château d'une grande chapelle de style « Brasília », à décourager l'oraison...

Depuis 1966, le château abrite le collège privé « Charles de Foucauld ».

**

Devant Bonnelles, je cède à une indulgence dont mes souvenirs d'enfance sont complices, indulgence nécessaire, car l'œuvre prête à sourire et médire...

Les châteaux qui s'édifièrent sur la terre de France avant 14 ! Quelle consommation de gothique dans nos campagnes ! Quelle débauche de Renaissance sous Napoléon III, ou de style Louis XIII, sous les présidents Grévy, Carnot ou Loubet !

Un millier d'authentiques demeures historiques subsistent en France, mais dix fois plus de châteaux furent construits en un siècle, de la Restauration à la guerre de 14 : masses féodales plantées sur des pelouses à lapins, douves coassantes, épicéas en arête de poisson, cèdres qui se veulent du Liban, girouettes et clochetons, tours et tourelles, et puis ces échauguettes si commodes pour y loger les commodités.

Quand en Sologne, Ile-de-France, Normandie ou ailleurs, nous entrons dans ces forteresses romantiques, ces palais Valois, ces châteaux Grand Siècle de cent cinquante ans d'âge au plus, l'attendrissement nous saisit devant si franche ingénuité et si totale confiance en un destin paisible que deux guerres mondiales devaient fracasser. Et puis, nous réfléchissons : ces vastes demeures marquaient le fait et la faite du succès ; construits « de bonne humeur », ils étaient le fruit d'un désir sincère, donc respectable. C'était, pour ceux qui se penchèrent sur des plans, posèrent la première pierre, fêtèrent la crémaillère, le témoignage de la réussite, la réalité d'un but atteint et mérité, l'image du bonheur. Sommes-nous si heureux ? Ne rions plus...

**

Ce château de Bonnelles, dont le nom même est débonnaire, est la demeure que ma grand-mère d'Uzès fit la plus sienne et où elle exerça le plus longtemps son affectueux et léger matriarcat, entourée de mes frères, sœurs, cousins et cousines.

Elle y avait une petite cour : sa « secrétaire des commandements », Mlle Mansuy sainte fille quelque peu maltraitée par la nature et, au bridge, une parte-

naire sans espoir de jamais saisir l'annonce, la coupe, la défausse ou l'impasse, bref de comprendre le jeu ; son aumonier, l'abbé Hartmann qui, tout en pinçant une prise dans sa tabatière, nous apprenait les échecs.

— Monsieur l'abbé, je prends votre pion.

— Soit, mais je prends votre dame !

— Alors je vais prendre votre roi.

— Mon roi n'est pas en échec. Et puis, mon enfant, *on ne prend pas le roi.*

Les jours de chasse à courre ou à tir, les invités submergeaient les convives traditionnels dans leurs habitudes quotidiennes : ceux-ci avaient fini par se fondre avec les meubles. Je revois la baronne de Fougères, dont le profil bourbonien devenait plus royal encore lorsque, parlant « Gotha », elle rappelait avec une couperose d'orgueil son aïeul, le marquis de Montcalm ; Mme Hochon, fille de Lefuel, l'architecte à qui Napoléon III confia l'achèvement du Louvre ; M. Arthur Meyer, directeur du journal *Le Gaulois*, qui venait déjeuner souvent à Bonnelles, « petit bonze au teint d'ivoire, aux favoris frisés, aux cheveux bouclés, grassouillet, d'une graisse blanchâtre, onctueux et, pour qui savait voir, dans tout son miel, terrifiant », — d'après le portrait à la Saint-Simon que trace de lui M. Jean Puget.

Il y avait encore la marquise de Saint-Paul, contemporaine de son hôtesse et son amie d'enfance, célèbre par son talent de pianiste (elle interprétait Beethoven) et sa « roserie » raffinée qui l'avait fait surnommer « le Serpent à sonates ». Il y avait Mme Schmahl, collaboratrice de ma grand-mère dans le domaine philanthropique, d'esprit social, voire socialisant ; mais pour nous, enfants, d'une impérieuse tendresse, qui parfois gravant d'un trait cursif dans nos esprit quelque réaliste leçon : dans sa chambre, deux gravures représentaient, l'une l'entrée de Henri IV à Paris, l'autre Mazeppa attaché sur son cheval poursuivi par des loups dont les yeux flamboyaient.

— Voici, me dit-elle un jour, quand on réussit, voilà quand on manque.

Graphologue de grande science, Mme Schmahl enseigna cet art subtil de déceler les caractères par l'écriture à ma sœur Françoise, laquelle y devint, par la suite, de première force.

Aux entours et à la suite, tout un monde de serviteurs : maître d'hôtel, « chef », marmitons, valets de pied, cochers, chauffeurs, jardiniers, femmes de chambre, lingères, les hommes, tous un peu braconniers, car le service sans excessive fatigue de ma grand-mère leur laissait loisir de pêcher les tanches de la rivière ou de prendre au collet les lapins du parc.



(Photo Roger Viollet)

« Mamie » dans son parc.

On vivait fort vieux à Bonnelles, n'y ayant aucune raison de mourir, et les communs du château étaient peuplés de gens qui avaient connu mes trisaïeux. C'est ainsi qu'on y conservait, dans une chambrette, une vieille femme qui tient son rôle parmi les personnages comiques de mon enfance. Anna Hubbard, institutrice de trois générations de ma famille, était née en Angleterre autour de 1820, à une date qu'elle-même situait mal, sous George III ou George IV de Hanovre, et à la fin de sa vie, confondait les règles, les souverains, Victoria et Napoléon III, les pays et les générations.

Pendant la guerre de 14-18, dans son âme toujours fraîche de vieille gouvernante qui voyait l'univers à travers le monde d'enfants turbulents qu'elle avait eu à régir, et concevant mal la guerre et que mon frère Roland y fût « pour de vrai », elle eut ce mot : « Vous tirez sur les autres, et les autres tirent sur vous ? Avec un fusil ? *Comme c'est vilain !* » Elle est morte en 1921, et nous n'avons jamais su si le château de Bonnelles avait ou non abrité le dernier soupir d'une centenaire.

Enfants, nous avions licence de tout faire, hormis tracasser les chevreuils du parc. Attrait du fruit dé-

fendu ! Nous formâmes, avec nos bicyclettes et trois roquets, un équipage clandestin, et lorsque nous étions parvenus à lancer, et mieux encore, à débucher un chevreuil, c'était un concert de jappements aigus et d'appuis sauvages : mais qu'on se rassure, nos laisser-courre n'approchaient pas de ceux de Rambouillet ; après une poursuite à vue dans les prés, nos chiens prenaient sans raison le change et mettaient aux abois une paisible vache qui, cornes basses, ne s'émouvait guère, puis nous revenaient haletants, une langue de quatre pouces hors de la gueule, cependant que le chevreuil un instant détourné retrouvait au trot sa remise dans la futaie.

Le bridge tenait une grande place dans les après-dîners. Je suivais le jeu, trop jeune pour y participer. Ma cousine Anne d'Uzès, à treize ans déjà joueuse hors pair, et qui atteignit, jeune femme, la classe internationale dans les tournois, un soir qu'elle était opposée à la baronne de Fougères, aux cartes son mentor et maître, lança, malgré sa partenaire, des enchères qui la mirent dans le cas de marquer un hasardeux trois sans-atouts contré, qu'elle surcontra, n'en voulant le démenti.

Le jeu du mort abattu, elle y vit avec plaisir une longueur maîtresse à carreau, encore que sans reprise de main. La partie débuta, elle fit une levée, prit la main, et tandis que Mme Fougères la guettait, elle plongea bravement dans l'esbrouffe et joua d'assurance l'as de sa longue au mort : « Pardon, ma petite fille, la main est chez vous, *ce serait trop commode* », interrompit la baronne.

Ce mot, voici soixante ans que je l'ai dans l'oreille.

Certes, ce serait trop commode que d'oublier un moment la règle du jeu, ou d'escompter l'impossible miracle : au bridge, jouer du mort quand on a la main, donner un coup de pouce à sa bille au billard ; connaître d'avance le numéro sortant à la roulette, aux courses le tiercé gagnant, à la Bourse la cote de demain ; avoir terre sans procès ni guerre ; gagner la bataille sans canons, sans chars et sans avions ; porter des coups sans en recevoir ; tout faire sans l'avoir appris ; savoir jeunesse et vieillesse pouvoir ; être et avoir été ; *trop commode, ma petite fille !* Elire la brune sans écarter la blonde ; avoir ensemble solitude et compagnie ; ne payer cadeau, amour, impôt ni loyer ; boire sans migraine ; que sais-je encore ? Hélas, pour nous tous, croire au bonheur, l'atteindre, et ne le perdre jamais, et oui ! *Ce serait trop commode...*

**

Mais Bonnelles, c'était surtout Rambouillet, sa forêt, sa vénerie.

Tout destin a sa part fortuite. Champenoise par sa grand-mère, limousine par son père, languedocienne par son mari, rien ne présageait qu'Anne de Mortemart, duchesse d'Uzès, apporterait l'illustration de sa présence et, après sa mort, de sa légende, à la forêt de Rambouillet, en Ile-de-France.

La Champagne — et le champagne — d'abord. Son arrière-grand-mère était Mme Clicquot, la célèbre veuve. Sur elle que de plaisanteries ! Rançon du succès : il n'était pas commun de voir une femme dans les affaires sous Louis-Philippe ; que dire alors d'une femme qui y réussit ? Elle est également jalousée des deux sexes ; Mme Clicquot le fut, et peut-être aussi des dieux, car pour sa tristesse elle n'eut qu'une fille. Cette fille épousa un gentilhomme séduisant, le comte de Chevigné, qui avait tous les dons, « sauf celui d'en faire bon usage », suivant le mot du prince de Ligne sur le duc d'Orléans. Chevigné, passablement dissipateur et mari passable, eut de Mlle Clicquot une fille qui épousa, elle, le comte de Mortemart. C'est ici qu'entre en jeu le limousin.

Mortemart, c'est Rochechouart, car Rochechouart, ville de quatre mille habitants, à quarante-trois kilomètres de Limoges, est le berceau de la famille dont l'auteur est un vicomte Aimery, qui florissait en l'an 980 ; les Mortemart pourront donc bientôt fêter leur millénaire. Mais poursuivons. Mortemart et sa femme, née Chevigné, eurent trois enfants ; les deux premiers moururent en bas âge : restait une fillette malingre, dont les médecins disaient, devant elle, qu'elle ne vivrait pas. Elle mourut à quatre-vingt-six ans, à cheval, ou à peu près ; c'était ma grand-mère.

Car après la Champagne et le Limousin, voici venir le Languedoc avec Uzès. En 1860, Emmanuel de Crusol, douzième duc d'Uzès, a vingt-sept ans ; il fait sa cour à Mlle de Mortemart, qui en a vingt ; il est agréé sous les sourires largement épanouis de toute l'aristocratie : c'est l'alliance de deux grands noms et l'union de deux grosses fortunes, car si la mariée est un beau parti, étant l'arrière-petite-fille et seule descendante de l'énergique Mme Clicquot (ai-je dit que celle-ci était prénommée Barbe ?) patronne du champagne, d'Uzès, lui, n'est pas démuné : fortune surtout terrienne dans le Gard et en Seine-et-Oise.

En Seine-et-Oise : nous revenons ainsi à Rambouillet.

Le jeune ménage d'Uzès s'installe à Bonnelles. Trois mille hectares de plaines et de forêts, de forêts surtout ; on y chasse à tir, on y chasse à courre. Tout sport a ses risques ; le jeune duc reçoit du plomb au cours

d'une battue et en meurt quelques mois plus tard, en 1878. Voici la duchesse d'Uzès veuve à trente et un ans ; elle a quatre enfants. L'aîné, Jacques, treizième duc, ira tenter la liaison diagonale Congo-Nil, en Afrique ; il la manquera et y restera, à vingt-quatre ans. Mais cet échec a son aloi et, cinq ans plus tard, Marchand et Baratier la réussiront, entrant à Fachoda avant Kitchener. Après Jacques viennent Simone, qui deviendra duchesse de Luynes, Louis, quatorzième duc d'Uzès, et Mathilde, qui sera duchesse de Brissac, sa mère. Mais pour lors les quatre orphelins ont dix, huit, six et trois ans. Le veuvage de leur mère durera cinquante-quatre ans, jusqu'à sa mort, en 1933, et lors de ses obsèques à Uzès, Mgr Girbeau, évêque de Nîmes, prononçant son panégyrique, aura raison de prendre pour thème la veuve chrétienne « portant la triple couronne de la douleur, de la fidélité et de la vertu ». Sous les termes épiscopaux, l'éloge est précis : elle fut épouse parfaite (la douleur), ne se remaria pas (la fidélité) et ne céda pas à l'aventure (la vertu), encore que sur ce dernier point on lui ait prêté le général Boulanger, à tort, car ce fut entre eux une amitié pure, sinon gratuite pour elle.

Il est heureusement, pour une jeune veuve, des plaisirs innocents. Il y a la chasse à courre, et c'est par là que la duchesse d'Uzès a laissé un nom, bien plus que par ses poèmes (*Paillettes grises, Paillettes mauves*) et son talent d'organiste, lequel ne trouvait guère à s'employer qu'aux grand-messes, sur l'harmonium de l'église de Bonnelles. Oui, hormis l'affaire Boulanger, où elle toucha un instant l'Histoire, hormis ses talents artistiques d'amateur, hormis ses charités — car elle était généreuse — c'est sa vénerie en Rambouillet qui l'auréola d'un prestige qui subsiste en Yvelines, étonnamment.

**

L'équipage de Bonnelles fut fondé en 1871. A la mort du duc d'Uzès, chacun se demandait si les chasses continueraient en Yvelines ; la duchesse s'empressa de rassurer ses amis : « Je garde les chiens » leur dit-elle. Elle installa ses piqueurs, ses chevaux et sa meute dans le manoir de La Celle-les-Bordes, qu'aujourd'hui je possède.

Maître d'équipage, elle découplera les mardis et samedis, d'octobre à avril, et ainsi sans interruption (sauf pendant les cinq années de la guerre de 14-18) jusqu'à sa mort.

Exceptionnel statut de la France d'avant 1914 : seule république, avec la Suisse (sans compter Andorre), elle ne frayait en Europe qu'avec des monarchies. Mais le conservatisme de la Troisième rassurait :



La Duchesse d'Uzès vue par Sem. (Coll. Joël Bouëssée)

Empires, Royaumes, Principautés, Paris les recevait largement. La foule bon enfant criait « Vive le Roi ! » ou « Vive l'Empereur ! », et nos présidents souriaient. A l'Elysée, on soignait le menu ; on sortait les calèches et les chevaux ; l'Opéra ruisselait de feux ; l'armée défilait. Mais les réceptions officielles terminées, les « têtes couronnées » prolongeaient officieusement leur séjour ; libérées des ministres démocratiques, elles se replongeaient dans les altesses et les duchesses, parlant généalogie et cousinant avec délices. Une étape s'imposait : le château de Dampierre, où mon oncle le duc de Luynes, ambassadeur non écrit du duc d'Orléans, délégué permanent du roi de France *in partibus* recevait fastueusement. Il y avait aussi des chasses à tir : le marquis de Breteuil à Breteuil, le comte Potocki à la Croix-Saint-Jacques, le baron de Rothschild aux Vaux-de-Cernay, lequel dans ses faisanderies n'élevait pas moins de vingt-cinq mille faisandeaux par an. Alors l'aristocratie, dans ses fastueux cadres ruraux et urbains, avec son opulence terrienne et ses revenus nets de l'impôt Caillaux, offrait autant de cours princières.

S'imposait aussi, c'est là que j'en viens, de suivre une chasse à courre de la duchesse d'Uzès, à cheval si on le pouvait, sinon en voiture ou en auto. Enumérer les « Grands » héréditaires de ce monde qui furent ainsi reçus — fanfares, honneurs du pied — serait encore plus nostalgique que fastidieux, car aujourd'hui, enfuis les princes, périssables les grands-ducs, effondrés les



L'Equipage en 1939, au centre la Duchesse de Luynes ayant à sa droite la Marquise du Bourg de Bozas et à sa gauche M. Maurice Otto et le piqueux Jolibois. A l'extrême droite le Duc de Brissac.
(Aquarelle du Baron K. Reille)

trônes... Je vois encore, à La Celle les-Bordes, la reine du Portugal en amazone ; on avait eu du mal à trouver un cheval assez grand pour cette souveraine géante, Amélie.

Il n'y avait pas que les rois et les princes. Félix Faure vint un jour. On connaît l'anecdote : au lancé, entendant sonner la tête, il demanda : « Quel est cet air de cor de chasse ? — C'est la Royale, monsieur le Président ! », répondit la duchesse d'Uzès. Innocente malice, car au fond, cette praticienne fut toujours en flirt avec la République, qui le lui rendit bien.

Toutes les spécialités de l'histoire ont leur spécialistes. Une chasse est une aventure dont la refuite et le terme sont imprévus. On s'efforce après coup de reconstituer ce qui s'est passé. C'est proprement une recherche historique, à base de témoignages et de connaissances des lieux. Et on l'enregistre ; les veneurs sont maniaques en cela qu'ils aiment établir les comptes rendus de leurs journées en forêt, illustrés souvent d'un report de la voie sur une carte. Tant mieux pour

les historiens futurs qui, les témoins disparus, auront les documents qui, eux, subsisteront. Les lieux aussi subsistent. La forêt de Rambouillet n'a guère changé depuis Louis XVI.

Pour les historiens futurs, ai-je dit ; mais c'est tant mieux aussi pour les historiens d'aujourd'hui qui se plongent dans les registres des chasses d'autrefois. Ce sont des archives souvent royales, où la vénerie parle le même langage, où les mêmes noms désignent les mêmes étangs, les mêmes massifs, les mêmes carrefours. Recherche futile ? Qu'on me donne une définition métaphysique de la futilité... Quoi qu'il en soit l'historique des chasses à courre est la spécialité des historiens de vénerie, plus nombreux qu'on ne croit. Parmi ceux-ci, le baron de Janti mérite un prix d'excellence.

J'ai sous les yeux son livre sur Rambouillet paru en 1947. Dans son chapitre sur le Rallye-Bonnelles, il a eu la patience de relever et de reproduire cent soixante-dix comptes rendus de chasses insolites, dramatiques, bizarres ou remarquables, de 1872 à 1933. Je ne veux

pas aller sur ses brisées et faire à mon tour un choix dans ce choix. Au surplus, la lecture de toutes ces aventures me procure une curiosité mélancolique. Ces noms de la forêt, je les ai toujours entendus ; ils ont la résonance qu'ils avaient lorsque je les entendis pour la première fois. Les enfants aiment les noms propres et leur mystère : Les Trois Seigneurs, l'Etang de la Tour, Rochefort-en-Yvelines, Pecqueuse, l'Etang d'Hollande ; et tous ces carrefours : Longues Mares, Deux Châteaux, Chêne Montavale, la Serqueuse, Tailles d'Epernon, Cuisines de Monseigneur, Loge Posée, Buttes de Vendôme, Croix d'Esprit, Brèche de Poigny, la Fontaine Péronelle, et cent autres jusqu'au Carrefour du Chevalier Quiqui...

Sur la vénerie de la duchesse d'Uzès, que n'a-t-on écrit et décrit ! J'hésite à me répéter et à répéter. Oui, elle fut la première femme nommée lieutenant de Louveterie (par M. Chéron, ministre de l'Agriculture, en

1923). Oui, elle était acclamée chaque lundi de Pâques par dix mille personnes à l'Etang de la Tour. Oui, lorsqu'elle allait au bois et attaquait le cerf qu'elle avait rembuché, on sonnait à la prise le « Laisser-Courre Royal ». Oui, quand, dans les derniers temps, elle attendait que l'animal fût sur ses fins pour se mettre en selle, son piqueur eut cette réflexion : « Mme la duchesse est fatiguée : elle ne monte plus *que pour la mort* ». Oui, le trophée du dernier cerf couru par elle porte, dans la collection de La Celle, le n° 2 056...

Il faudrait encore évoquer, après les « Grands » qui vinrent en forêt, les « boutons », dire tous les veneurs dont je vois la silhouette familière, juvénile ou tassée. Après eux, rappeler les piqueurs et les valets de chiens : Armand, La Verduze, La Rosée, La Branche, Daguet, La Feuille, Lefort, Hubert, Lempaumure, Fanfare, Vol-au-Vent...

Aujourd'hui, on respecte la tradition, on maintient la voie tracée par tant de veneurs dont les ombres se forlontent dans la nuit du passé.

COMMUNIQUE DE PRESSE

Le Conseil Supérieur de l'Equitation créé par le décret du 11 août 1971 et dont les membres ont été désignés par le Premier Ministre le 21 décembre dernier, a tenu sa première réunion le vendredi 25 février à 15 h. à l'Hôtel Matignon sous la Présidence du Général d'Armée Louis Dodelier.

Après l'allocution d'Installation de son Président, le Conseil a décidé de former en son sein des groupes provisoires de travail. Deux groupes ont été immédiatement constitués. Ils sont chargés d'étudier respectivement les orientations générales qui devraient être données à l'Equitation en France et les rapports à établir entre le Conseil Supérieur et les Conseils Hippiques régionaux également créés par le décret du 11 août et maintenant constitués.

Le Conseil a, en outre, émis le vœu que le décret qui doit créer à Saumur l'Ecole Nationale d'Equitation soit signé très rapidement et que, au sein de cette Ecole, les traditions du Cadre Noir soient maintenues.

Enfin le Conseil a estimé qu'il n'était pas en mesure pour 1972 de donner un avis au Comité Interministériel sur les propositions d'affectation de crédits à l'Equitation.

Les travaux qu'il propose de mener cette année lui permettront l'an prochain de présenter des suggestions motivées.

**Du Lundi 5 Juin
au Samedi 30 Juin**
de 11 h. à 19 h.

ARSORAMA

Galerie Point-Show
66, Champs-Élysées

*vous convie
à son Exposition - Vente
sur le **Thème des Oiseaux**
illustré par les aquarelles
de l'ornithologue **DELAPCHIER**,
divers objets d'art et
pièces de collection.*

Fermeture Samedi et Dimanche

Tél. : 256-66-66



Armand fêté pour ses cinquante ans de vénerie. Parmi le personnel de cette époque, on reconnaît La Rosée, La Branche et aussi La Forêt de l'actuel Rallye Saint-Hubert. Saint-Hubert. (Collection Desnoyers)

PETITES ALLOCUTIONS DU PIQUEUX ARMAND

Armand JOUANNIN

Piqueux de l'Équipage de Bonnelles

Lors des récentes réceptions du souvenir au « Château des Trophées » de La Celle les Bordes, le vestiaire était installé dans l'ancienne chambre seigneuriale, qui fut celle du marquis de Verneuil, Grand Echanson de France, mais aussi celle du 1^{er} piqueux Armand, de 1871 à 1927. On y voyait alors le portrait du jeune Duc de Luynes, chez qui il était entré comme valet de chiens en 1868 et qui avait été tué glorieusement à la guerre de 1870 ; et aussi la

« trace » du sanglier Coco « mort à 17 ans au chenil de La Celle, toujours fidèle et dévoué ».

Victime dans sa jeunesse d'un grave accident de chasse à tir, le 12^e Duc Emmanuel d'Uzès, fut nominalelement le fondateur de l'équipage de Bonnelles, à cette époque il eut été inconcevable que son épouse, Anne de Mortemart, dirige un courre, et elle dut attendre 1923 pour devenir Lieutenant de Louveterie.

Autoritaire et fougueuse, elle paraît avoir inquiété la nouvelle Société de Rambouillet, laquelle soucieuse néanmoins de ménager les d'Uzès, fit appel à l'Équipage du Lude, à leur cousin le Marquis de Talhouët, mené par son gendre Juigné.

Deux équipages pour une forêt quasi dépeuplée imposaient un partage équitable : Bonnelles découple seul (40 chiens) en novembre-décembre dans les Yvelines, à partir de janvier Le Lude (80 chiens) vient s'installer à Mocquesouris (parc de Rambouillet, c'est encore le chenil actuel) et couple avec lui, les prises sont limitées à une vingtaine au début, plus quelques sangliers (non comptés) assez péniblement forcés par des chiens de cerf avec lesquels on préférera par la suite apprivoiser jusqu'à 7 carcasses.

Le Duc d'Uzès meurt jeune, en 1878, laissant une veuve de 31 ans et 4 très jeunes enfants dont l'unique distraction sera la chasse à courre. La duchesse fit encastrer dans un pilier de l'église de Bonnelles, près du banc ducal où elle jouait de l'harmonium, l'urne contenant le cœur de son époux chéri ; en 1933, elle a été le rejoindre à Uzès, mais le cœur du fondateur de l'équipage nous est resté en Yveline.

Le Lude fait l'intérim de 1879 et se retire prestement, laissant la place à l'impétueuse duchesse.

C'est à cette date qu'Armand insère dans son 1^{er} livre de chasse l'ébauche d'allocutions que nous publions dans une version qui peut être considérée comme définitive après les courts extraits qui ont figuré dans « Chasses et Chiens » N° 3 064 du 15 février 1953. Ces textes n'ayant pas été conçus par leur auteur pour être édités, nous fûmes amenés à procéder à quelques corrections de nature à rendre toute son intelligibilité au discours, tout en nous gardant bien d'en altérer l'expression si particulière qui est un des charmes de cette lecture.

Armand Jouannin, né à Mennetou-Salon (Cher) le 20 décembre 1846, fils de vigneron, n'a pas plus d'hérédité vénerie que sa champenoise patronne, mais la même jeunesse. De la prestance, une belle trompe, compositeur de la Bonnelles et de la Brissac qu'on sonne toujours, mais aussi de la d'Uzès, de la Noailles, de la Saulzy, etc. Il est entouré de fameux sonneurs avec lesquels il se fera applaudir à Vienne, Bruxelles et Londres ! Alexis Dupré, le garde-biches de l'étang de la Tour, Joubaire « François les grosses lèvres », le porte-trompe de la duchesse, et dont on assurait qu'il surpassait le marquis de Dampierre, Eugène Garnier, dit La Verduze, basse et solo, etc. Avec une patronne parisienne et « touche à tout » qui toujours « laisse faire le piqueux », Armand

est maître à La Celle : pas de téléphone, les « dépêches » se succèdent, avec son « sincère attachement », voire même ses « sentiments affectueux », mais c'est signé : la duchesse d'Uzès, ce qui marque la distance, en une époque où règne encore la courtoisie d'ancien régime. « Vos comptes rendus me font le plus grand plaisir, c'est avec impatience que j'attends vos lettres (pendant son deuil)..., je ne cherchais pas un 3^e (piqueux), pensant que M. de Juigné chasserait avec nous..., la grande tenue continuera à être rouge et la petite bleue », etc.

En 1897, quand le cercle de Dampierre crée, avec Dupré, la célèbre fanfare de Passavant « Souvenir de La Celle les Bordes » qui y a retenti à la curée aux flambeaux du 4 décembre 1971, Hamel y dit « J'ai vu la châtelaine poursuivre dans la plaine... Armand était auprès d'elle, sonnant « Rallye Bonnelles », sur sa jument La Taupe, heureusement moins myope que lui ».

Voici « la Vie Heureuse » de 1903 : « La Celle contient le logement des piqueurs et des valets de chiens, 80 bâtards vendéens de 25 pouces uniformément tricolores. Ils habitent un large chenil sur 2 larges cours et un bois de 2 hectares.

Le Gouverneur de ce domaine est le piqueur, le piqueur unique, incomparable, Jouannin, « M. Armand », qui rêve de mourir au service de la « Bonne Duchesse »

Il l'a suivie dans ses succès (sauf qu'il est pénible de se faire applaudir par le public du Lundi de Pâques alors que sa femme se meurt à 47 ans), et dans ses deuils. Médaille d'or des vieux serviteurs. Pendant les 47 saisons qu'il a servi les chiens de Bonnelles, la duchesse d'Uzès a forcé 1 703 cerfs. En 1927, Armand sonne pour les 80 ans du Chef d'Équipage, et puis il a les honneurs du pied au Lundi de Pâques, et voit la prise du 1 849^e, comme « darboulain » depuis son honorariat en 1923.

Il meurt en clinique le 30 juillet, mais ses obsèques à La Celle sont solennelles, avant l'inhumation dans ce cimetière de Rambouillet où je souhaite le rejoindre et avoir toute l'éternité pour continuer avec lui et nos compagnons de chasses, les Gaillard, Lorieul, Viales, Dhervilliers, et autres, nos évocations fantomatiques de vénerie, tandis que Bonnelles bouclera son bicentenaire.

Armand se doutait-il, en 1879, que son rappel du travail du Valet de limier, art suprême du noble déduit, aurait une si éclatante résonance ?

Toujours est-il que, jusqu'à 1914, non seulement la duchesse d'Uzès et ses enfants : Jacques (13^e duc,

tué au Congo), Symone (duchesse de Luynes), Louis (14^e duc), Mathilde (duchesse de Brissac), non seulement les Boutons, la Trémoille, Noailles, Saulty, mais les plus élégantes dames, la belle Madame Por-gès (Rochefort), la comtesse de Fels (Voisins), etc., tinrent à honneur de « faire le bois » et briguerent le « laisser-courre », tradition que maintiennent brillamment nos amis Jean-Marie Camus et Alain Dau-chez.

Pierre de JANTI

Le rapport du valet de limier

Dans un Equipage qui chasse par principe, le valet de limier doit être la clef des veneurs, comme connaissances approfondies, jugement des animaux fuyants ou d'assurance, par tous les temps. D'un seul coup d'œil il devra dire en voyant un volcelest « c'est l'animal de meute ou c'est un change » ; coup d'œil, qui dans une chasse empêche de perdre un temps précieux et n'est dû qu'à celui qui depuis son enfance ou depuis des années a une grande habitude de re-voir les animaux dans toutes les circonstances bien qu'encore il puisse se tromper.

Que pourront faire MM. les Veneurs sans un bon rapport ? Aller à la billebaude ?

Quelques-uns seront assez tenaces pour fouler une partie de la journée sans attaquer, mais la plupart prendront leur contrepied vers la gare. Pour bien chasser selon l'art de la Vieille Vénérerie française, il faut le rapport de bons valets de limiers. Il faut une brisée où la voie ne sera pas haute, mais où les chiens partant des couples se récrieront ; parce que si la voie était haute, soit à cause du temps où que l'animal se soit remis de bonne heure, ou encore qu'il ait eu connaissance du trait et qu'il ait vidé, et que l'on soit longtemps à attaquer, ces Messieurs voudront aller à une autre brisée. Pourquoi, parce que les veneurs d'aujourd'hui (1879), Maîtres d'Equipages compris, n'entendent jamais le rapport, ils ne l'écou- tent même pas : « Avez-vous quelque chose, avez-vous un cerf » et « oui », ou « non », c'est tout. Aussi, quand un animal attend qu'on lui tombe dessus pour quitter la reposée ou la bauge, ils s'impatientent au carrefour et veulent aller à une autre brisée ; tout cela parce qu'ils n'ont pas pris connaissance du tra-vail du valet de limier.

Ces Messieurs savent pourtant parfaitement com-ment les anciens veneurs entendaient le rapport d'un valet de limier : Larosée arrivait au rendez-vous, sou-vent en retard il est vrai, mais il avait des fumées dans la corne de son chapeau et commençait ainsi :

« Ce matin, je suis devant aux dernières maisons de La Celle, longeant la plaine de la Défonce, et n'eus connaissance de rien ; je suivis le treillage de la Ver-gerie ; arrivé près la route Mascade mon chien se rabattit, il voulut sauter le treillage, ce qui me fit remarquer que l'animal qui l'avait franchi en cet en-droit devait être léger et vigoureux, car il y avait une grande hauteur.

J'attachai mon chien à une branche, et regardai dans une ornière où la terre était humide, j'en revis une empreinte étroite, les talons peu longs, les côtés tranchants, la sole creuse, les os mal tournés, les pin-ces ouvertes, c'était une biche.



Au siècle dernier, Armand dans l'exercice de ses fonctions.
(Coil. Desnoyers)

Je rayai en pince et passai outre. Continuant jus-qu'à la barrière du Bois Martin, je descendis la but-te de Brédern, longeant la Vallée aux Cerfs par la plaine de Moutiers et tournant les Vallées Noires. Arrivé au poteau Ste Scariberge, mon chien se ra-bat de nouveau, je n'eus pas de peine à reconnaître une harde dans laquelle il n'y avait pas un animal courable. Je rayai et passai outre. Ayant fait toutes les routes des Fonds de Bullion, je n'eus connais-sance de rien. Un peu désespéré, je pris la route de Robert-Joly au poteau de la Poterie et montai la plaine des Bruyères. Un peu avant la route de Mes-sire-Jean, mon chien prit connaissance d'une voie ; le terrain est dur, je ne pus revoir que du bout des pinces, mais elles sont rondes et usées ; j'ai cru tout d'abord que j'étais sur la voie d'un dix-cors car au lieu de bondir de l'autre côté du fossé, il était des-cendu dedans pour remonter le talus. Il traverse la route de Messire-Jean en plaine, la voie tourne à

droite et passe dans une raie de labour où j'en revois assez bien, les talons sont longs, les côtés usés, les os bien placés, il ne se méjuge pas, les pinces rondes tirent la terre à lui : c'est bien la voie d'un dix-cors. Je mets une brisée au bout du bois, et laisse aller mon chien 2 ou 3 longueurs de trait ; l'animal ne perçant pas en avant, c'était un faux-rembûcher. Je continuai de suivre la lisière, j'eus bientôt connaissance d'une nouvelle voie ; mon chien tirait à plein trait, je poussai en avant, la voie continuait ; alors je remis mon chien au contrepied ; après un assez long détour, il me ramena au faux-rembûcher déjà reconnu ; prenant ensuite la route du Père l'Abbé, je trouvai un cerf passé ; ayant fait le tour de l'enceinte, il passait encore la route du Fossé Brou et rentrait par le carré des Paresseux. Je ne doutai pas qu'il fut là ; ayant mis deux nouvelles brisées, j'en fis le tour et n'en eu plus connaissance. Revenu à mes branches, je rajoutais une brisée haute aux deux autres, et voyant qu'il me restait encore du temps, je me mis en quête de fumées ; arrivé dans un champ de carottes, j'en trouvai, courtes, grosses, bien moulues, pesantes et dorées, que je vous apporte. Revenu à l'enceinte des Paresseux, j'en fis deux fois le tour à rebours vent ; chaque fois que ma chienne Gélinotte avait l'avantage du vent, elle se dressait debout, entrant dans l'enceinte, sifflant, tirant à plein trait. Je crois donc, si mon limier ne me trompe, avoir détourné à l'enceinte des Paresseux un cerf dix-cors bien courable et sans nul reproch.

Toutes les fois que les veneurs auraient entendu un rapport fait comme celui-ci, l'animal aura beau être longtemps à bondir, ils ne demanderaient pas à aller à une autre brisée aussi vite.

Certains valets de limiers n'ont pas assez confiance en leurs chiens ou en eux ; timides qui ont peur des buissons creux quoiqu'ayant une excellente branche, répondant mal à cette question : « Avez-vous quelque chose ? » (au lieu de : « Qu'avez-vous fait ce matin ? Faites votre rapport »).

Il s'en trouve aussi qui ont trop de confiance, ou trop hardis, vantards et ambitieux, qui répondent toujours « oui » à la même question, jusqu'à ce qu'on les connaisse. On ferait faire le rapport aux valets de limiers selon les principes de l'ancienne Vénérerie, le Maître d'Equipage verrait à qui il a affaire et ce qu'il doit faire.

Pour faire un bon valet de limier, voici, je crois, le meilleur moyen d'apprendre le métier. Un piqueur qui sera dans un Equipage résidant près d'une forêt où il y a des animaux, devra aller au bois deux fois

la semaine travailler les animaux par tous les temps, les juger selon sa connaissance, les rembûcher ; une fois les animaux rembûchés, il devra avoir son limier à qui il fera faire la voie, et lui se mettant en observation jugera sur la vue s'il s'est trompé. Après avoir vu les animaux par corps, il devra retourner sur la voie de la nuit, examiner minutieusement tous les détails du pied des animaux, selon l'art de la Vénérerie et toujours selon les principes que tout valet de chiens ayant chassé dans un Equipage d'ordre doit connaître. A la plaine, il verra les allures, si les animaux méjugent ou non ; dans un beau revoir, quand le pied et la jambe seront bien imprimés, il verra si l'animal est haut ou bas jointé, si les os sont gros, bien tournés, les talons larges ou étroits, les côtés usés ou tranchants, les pinces rondes ou pointues ; surtout, il devra examiner avec le plus d'attention la différence du pied de derrière avec celui de devant. Au bois, il devra se mettre à genoux pour bien voir les foulées ; il regardera s'il trouve des portées, mais elles sont rares ; si le revoir est mauvais, il cherchera et trouvera des fumées. Alors, il fera le rapport de tous ces détails avec les animaux qu'il aura vus, et ainsi saura parfaitement à quoi s'en tenir.

Quoique la quête du loup et du sanglier soit difficile, il faut cependant moins de connaissance pour juger ces animaux que pour le cerf. Un piqueur qui aura rembûché une laie ragote ou son ragot, un loup ou une louve, s'il s'est trompé de sexe, ils n'en seront pas moins chassés l'un ou l'autre. Tandis que celui qui aura fait rapport d'un cerf à sa 3^e tête, si une biche bondissait devant les chiens d'attaque, il sera bafoué, et ne mériterait ni son titre de valet de limier ni la confiance des veneurs. Cependant il peut arriver des choses de ce genre ; après avoir rembûché un cerf dix-cors, il peut se faire qu'en votre absence un daguet ou une biche soient entrés dans la même enceinte et que les chiens d'attaque empauvent cette dernière voie et que vous passiez pour vous être trompé : en pareil cas, il faut arrêter les chiens et fouler de nouveau.

Pour le cerf, il faut donc connaître parfaitement son métier de valet de limier, mais si c'est le travail le plus difficile, c'est aussi le plus beau ; pour ma part, quand je suis au bois, que je vois mon chien livré au vent et se rabattre, si j'en reconnais un cerf courable, c'est avec la plus douce émotion que je travaille. Comme le pied d'un cerf à sa 4^e tête est bien fait ! comme il est bien parti ! Et le pied d'un cerf dix-cors, qui suit une longueur de plus de 200 mètres, comme son talon est large, son pied fort, usé, ses pinces rondes, complètement fermées, sont bien posées ; ses gros os si réguliers, son pied



La St-Hubert à la Celle-les-Bordes, par Henry Tenré.

de derrière tout petit arrive sur le talon de celui de devant, qui est gros comme celui d'une génisse ; il se regarde tout à fait, descend le fossé avec précaution au lieu de le franchir, s'en va au gagnage dans la plaine avec tant d'ordre ; comme ses allures sont droites ! il ne se méjuge pas une seule fois.

Oh ! quand Saint Hubert m'assiste, et qu'il me fait rencontrer la voie d'un cerf dix-cors, quand j'ai bien défait sa nuit et que je l'ai bien remis, avec quelle joie je reviens au rendez-vous !

On trouve aussi un certain charme à travailler un loup, un sanglier, mais ce ne sont pas les mêmes émotions que pour le cerf ⁽¹⁾.

DU LIMIER

Le limier est bien la clef d'un Equipage. Si messieurs les veneurs seraient embarrassés sans le rapport de bons valets de limiers, que pourraient faire ceux qui iraient au bois sans limier ? Rien, assurément, ou alors il faudrait qu'ils travaillent dans une forêt totalement sablonneuse, une forêt où toutes les routes et lignes seraient entretenues comme Chantilly.

Il est une chose certaine : tous les valets de limiers n'ont pas la même manière de travailler un chien ;

les uns s'en vont vite, exigent toujours de leur chien qu'il soit à bout de trait, sans qu'il tire trop ; si le chien se rabat, ils tâchent d'en revoir vivement sans perdre trop de temps ; si c'est un animal courable sur qui le chien s'est rabattu, ils le caressent beaucoup, lui font mettre le nez dans le trou du volcelest, le font sentir aux branches, le laissent aller dans la coulée et le caressent de nouveau, lui parlent intimement, et finalement lui crachent dans la gueule ; ensuite brisent et repartent. D'autres s'en vont moins vite, s'arrêtant à toutes les voies qu'ils rencontrent, tirent le chien s'il se rabat, commencent par les caresses avant d'en avoir revu, mais quelquefois c'est sur un lièvre ; si c'est un animal courable, ils vont muloter 20 mètres dans la voie et ne s'occupent pas du chien, qui est attaché à une branche ; ensuite ils brisent et repartent sans rien dire à leur chien qui va tranquillement à côté de son maître, quelquefois même derrière lui. Enfin, tous n'ont pas la même manière de travailler leur chien. C'est pour cela qu'il faut faire les limiers soi-même et ne pas en admettre

⁽¹⁾ Armand Jouannin, fut toujours renommé pour ses excellentes brisées, et lorsque l'âge, en 1906, lui rendit difficile de faire le bois aussi consciencieusement, il s'adjoignit un valet de limier éprouvé, Renaudin, puis Larosée, enfin le fameux Rousier qui rembûchait son cerf « dans son mouchoir de poche ».

de tout faits. Je sais parfaitement que tout chien pourvu d'un bon nez peut faire un limier, mais je ne connais que deux races capables de répondre au piqueur ou veneur qui voudrait dresser un de ces sujets. C'est d'abord, le chien de Vendée, ensuite le chien d'Artois ; avec ces deux chiens, on aura à peu près tout ce qu'on peut désirer : d'abord un excellent nez, pas trop fin mais assez, beaucoup d'intelligence, assez chaud pour aller, parfaitement discret et pas trop ardent sur la voie.

Le chien vendéen n'est pas braconnier et s'occupera davantage des grands animaux que des petits, ce qui donne de la facilité pour le former. La première fois que l'on mènera un chien de cette race au bois, n'aurait-il que 8 mois, on s'apercevra qu'il répond à vos intentions, que ce soit sur cerf, sanglier, loup ou chevreuil ; il ne passera pas outre, si la voie d'un de ces animaux est de bon temps. Alors vous le continuerez et lui apprendrez à se rabattre sur la voie de l'animal que vous voulez chasser. Une fois formé avec soin, il peut, comme plusieurs que j'ai eus, — entre autre, Volontaire et Gêlinotte, — satisfaire le piqueur ou le chasseur qui se sera donné la peine de le dresser : habituellement, ce chien a une belle quête, ne passe jamais sur la voie, à la moindre parole il regarde son maître, très sensible aux caresses comme aux saccades ; si la voie est haute, ils se rabat simplement, si elle est chaude, il en raconte bien avant que d'y arriver, sans montrer trop d'ardeur ; il ne veut quelquefois plus repartir de cette voie surtout quand c'est un animal qu'il travaille depuis quelques temps. En tournant autour de l'enceinte où l'animal est remis, dès qu'il a l'avantage du vent, il se dresse, caresse son maître et semble lui montrer la reposée ou la bauge. Cette manière de travailler dépend aussi de celui qui le mène. Le matin, quand ce chien prend la botte, il sait aussi bien, et quelquefois mieux que son piqueur, ce qu'il doit faire. Ainsi, si toute une quête est faite sans qu'il ait connaissance de rien, il est tout triste et marche la queue basse ; prend-il connaissance de quelque chose de bien ? Aussitôt il devient fier, regarde son maître, et est tout joyeux. Avec un chien de Vendée ou d'Artois, à leur manière de travailler,

un valet de limier verra de suite s'il est sur un autre animal que celui qu'il travaillait d'abord ; quoique les voies fussent de même temps et les animaux de même force.

Le chien d'Artois, à mon point de vue, a les mêmes qualités que le précédent, mais il est plus braconnier et bavard sur la voie.

Pour les autres races, il y a l'Anglais avec qui parfois on fait de bons limiers ; mais il est rare qu'il ne vous fasse pas dans le courant d'une quête plusieurs défauts ; si c'est le cerf que vous travaillez, il va passablement en commençant ; au bout de quelque temps il devint froid au point qu'arrivé sur une voie, il tourne seulement la tête, passe et sural-lera une voie tout en ayant eu sa connaissance.

Le chien de Haut-Poitou, qui n'existe pour ainsi dire plus aujourd'hui, est trop fin de nez pour faire un limier ; il travaille les voies de la veille comme celles du jour.

Le chien de Saintonge, presque aussi rare, a les mêmes défauts.

Un anglo-Poitevin est trop chaud, trop bavard et braconnier trop entreprenant.

L'Anglo-Saintongeais aurait de meilleures aptitudes ; mais je prendrai toujours de préférence le chien d'Artois ou le grand chien de Vendée.

Tout homme d'Equipage sait, ou doit savoir, que pour faire sa quête, il faut d'abord un bon chien, de bons jarrets, comme pour les grands devants, revoir des animaux tout en s'occupant de son chien, lui donner autant que possible l'avantage du vent, des herbes et des branches. Il lui faudra également briser à toutes les voies et ne ramasser des fumées qu'une fois les animaux rembûchés et la quête finie. Ne pas perdre son temps à cela avant, car le soleil monté, l'heure avance, et il n'est plus possible de travailler.

C'était le 18 novembre 1871, à la Table de Chantilly ; j'avais un bon chien nommé Becquancourt, de bons jarrets, le feu sacré, du métier et 23 ans.

ARMAND, 1879

ERRATUM

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir considérer les dessins de bouton dans l'article sur Chantilly (N° 24) comme étant l'œuvre de Christian Lernoùl.

- Une erreur matérielle a pu faire croire que le brevet de sonneur classé est un concours au lieu d'un examen. Il n'en est rien.
- Page 6, 2^e paragraphe, il convenait de lire : « témoignant dans l'action de leur compétence, Monique de Rothschild, Diégo de Bodard, Luc Chaumat, Alain Dauchez et Alain de Roùalle qui prirent la responsabilité de cette entreprise...